

TOME I. — Ire ANNÉE

# RECUEIL LITTÉRAIRE

Religion. — Histoire. — Economie sociale.  
Littérature. — Sciences.  
Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique.

7e LIVRAISON. — 10 JUILLET 1891.

Benjamin Sulte.....	RÉMI TREMBLAY.
Paroles Aimables.....	FRID-OLIN.
Industrie du Chauffage.....	LEBLOND DE BRUMATH.
L'Indifférentisme Littéraire au Canada.....	PIERRE BÉDARD.
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.
Miscellanées.....	***
Bulletin Bibliographique.....	F. A. B.
Notes, etc.	

GRAVURE :

Benjamin Sulte.

Directeur : **PIERRE BÉDARD**

MONTREAL

Imprimerie Grenier, 3069 Rue Notre-Dame.

PRIX : 10 CENTINS.

# RENSEIGNEMENTS

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

## POUR LE CANADA

Un an.....\$2.00  
Six mois.....\$1.00  
Quatre mois.....70 cts

## POUR L'ÉTRANGER

Un an.....12 frs  
Six mois.....6 frs  
Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

## ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BEDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

# L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

---

## JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

---

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

---

## LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

---

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

---

## EDMOND ILARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la  
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

---

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

# LES AMERS INDIGENES I

*Le plus économique en même temps  
que le plus efficace tonique stoma-  
chique et digestif.*

Les AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les MAUX DE TÊTE, ETOURDISSEMENT, NAUSÉES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puisseance, en boîtes de 25 cts. seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

## S. LACHANCE,

PROPRIÉTAIRE,

1538 ET 1540 RUE. STE-CATHERINE,  
MONTREAL.

ÉMILE DEMERS.

# TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, IMPRESSION ET RELIURE.

## 1611 Rue Notre-Dame, Montreal

TELEPHONE BELL 9014.

ÉMILE TRUDEL.

ÉTABLI EN 1867

## L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

## FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS  
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

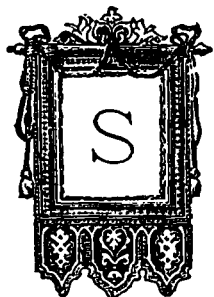
Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES  
DE MAISON chez

## L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



BENJAMIN SULTE

## BENJAMIN SULTE



ALUEZ, lecteurs ! Je vous présente le Benjamin de la littérature canadienne. S'il n'est pas le plus jeune, il est certainement l'enfant gâté des Muses et du public.

Sous ce dernier rapport jamais homme ne fut plus Benjamin que lui ; sous tous les rapports il est impossible d'être plus Sulte qu'il ne l'est.

Notre Benjamin est bien lui-même et nul autre. Pour ma part, ce que j'admire le plus en lui, c'est cette originalité de bon aloi, nullement affectée, qui n'a rien de commun avec la pose et qu'on ne saurait méprendre pour de l'excentricité.

Sulte est quelqu'un ; c'est une personnalité, c'est un caractère, c'est un tempérament.

Ce n'est pas lui que vous surprendrez à se ballader dans les sentiers battus si fréquentés par une foule de gens qui mériteraient de l'être, — pas fréquentés, entendons-nous, — par ces gens qu'il faudrait classer parmi les in-Sultes s'ils ne s'étaient déjà rangés dans la catégorie des rabâcheurs de vieilles rengaines.

Quoi qu'il en soit, personne ne s'avisera de lui dire :

— Vous êtes un nain, Sulte.

De taille moyenne au physique, c'est un géant par l'intelligence. Ce n'est pas un de ces littérateurs qui, sans avoir rien produit de nouveau, réussissent à force d'intrigues, de réclame, de grapillages indigestes ramassés un peu partout, à remplir notre petit monde littéraire du bruit assourdissant de leur inexplicable renommée.

Sulte est un érudit, un piocheur infatigable, un chercheur intelligent, un homme qui sait découvrir les secrets cachés de l'histoire, les classer méthodiquement, en tirer des déductions rationnelles et répandre consciencieusement la lumière sur les points les plus obscurs de nos annales canadiennes.

Ce n'est pas à grands coups de grosse caisse qu'il a fait sa réputation. C'est grâce à son travail constant, à son mérite réel, qu'il s'est imposé à l'admiration de ses concitoyens, qu'il a acquis cette notoriété enviable qui fait de lui l'un des écrivains les plus avantageusement connus et les plus favorablement appréciés du Canada.

Sulte a produit beaucoup et dans tous les genres, depuis la poésie, sérieuse ou badine, jusqu'aux dissertations les plus prosaïquement utilitaires.

Il a fait un peu de prose en vers et beaucoup de poésie en prose ; mais à tout ce qu'il a produit il a donné son cachet particulier. Ils sont bien rares les journaux français du Nouveau Monde qui n'ont pas publié un ou plusieurs de ses articles. Il signe ordinairement ses écrits. Précaution inutile ; sa griffe est dans le contexte : on la reconnaît quand même.

Mais, quel que soit le mérite de ses autres travaux, ce sont ses études historiques qui lui survivront. C'est par elles que son nom sera transmis à la postérité.

Il est entré de plein pied dans notre Société Royale Canadienne. Il est du petit nombre de ceux qui méritaient cet honneur et qui l'ont eu. Avoir des titres incontestables à cette distinction et l'obtenir quand même, ce n'était pas chose si facile. Il y avait tant de gâcheurs à pourvoir d'un brevet quelconque, tant de marchandise avariée qu'il fallait couvrir d'un pavillon respectable, tant de réputations surfaites dont l'unique planche de salut était la consécration officielle, qu'un très grand nombre d'écrivains ont dû être élagués malgré leur incompétence reconnue.

Le nombre des sièges étant trop restreint pour asseoir la dixième partie des incapables, comment se fait-il que Sulte et plusieurs autres hommes marquants aient pu trouver place dans le nouvel aréopage ? Pour une fois, l'on s'est montré injuste envers la médiocrité qui souvent se montre injuste envers les autres.

De fait si c'était un hôpital des invalides que l'on créait dans l'intérêt de l'incapacité, il fallait la lui réserver exclusivement, fermer la porte à Fréchette, à Marchand, à Sulte et aux autres lumières de l'Institut comme on l'avait fermée à Buies et à plusieurs écrivains qui n'en étaient plus à faire leurs preuves.

Je veux bien croire que, parmi les irréconciliables ennemis de la syntaxe il devait nécessairement y avoir beaucoup d'appelés et peu d'élus, étant donné le nombre restreint des sièges disponibles, mais les vrais littérateurs occupent là des places qui auraient pu être réservées aux pauvres diables dont l'impotence intellectuelle a besoin d'être sanctionnée.

Je ne dis pas cela pour protester au nom de mes confrères les incapables, les écloppés et les incompris de la littérature canadienne, mais pour mieux faire ressortir que Sulte est devenu membre de notre académie nationale en dépit des considérations majeures que je viens d'énumérer.

Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert Sulte. Vingt biographes avant moi l'ont portraituré. Ils ont dit de lui tout le bien possible et je ne pourrais pas en dire du mal, lors même que j'en aurais le désir.

Afin d'éviter les redites, suivons le rapidement à travers sa carrière active et mouvementée. Il naquit à Trois-Rivières le 17 septembre 1841. Il est le fils du capitaine Benjamin Sulte et de Marie Lefebvre dont l'un des aïeux fut le premier colon de la Baie du Febvre. Le premier Sulte vint en Canada en 1756. Il était soldat dans un des régiments de Montcalm et s'établit à Trois-Rivières.

A voir sa figure ouverte, sa pétulance de jeune homme, sa démarche vive et élastique, on ne se douterait pas que Benjamin Sulte aura bientôt atteint la cinquantaine. Il ne s'en doute pas et ses amis encore moins. Il offre l'un des exemples les plus frappants du fait que le travail constant est plutôt avantageux que nuisible à la vigueur de la constitution.

A l'âge de dix ans il quittait l'école des frères pour pourvoir à sa propre subsistance. C'était commencer bien jeune le rude apprentissage de la vie. C'était un de ces enfants précoces, remplis d'activité, de courage et d'énergie qui se disent avec conviction :

“ Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,  
La valeur n'attend pas le nombre des années. ”

Il possédait déjà les éléments d'une bonne instruction française et anglaise. D'abord employé dans un magasin de nouveautés, puis dans une épicerie, il devient comptable chez J. A. Gouin et Cie, puis nous le retrouvons commis sur un vapeur faisant le service entre Trois-Rivières et Montréal. Entre deux campagnes, il ouvre un magasin sur le chemin de fer alors en construction entre Arthabaska et Doucet's Landing, et en 1864 il revient chez MM. Gouin et Cie. La vie accidentée qu'il menait depuis treize ans ne l'avait pas empêché d'étudier tous les soirs. Dès 1859, il était déjà connu dans le monde des lettres. Sa prose et ses vers s'épalaient un peu partout dans les journaux et les revues. Je laisse ici la parole à M. Léon Ledieu, l'aimable chroniqueur du *Monde Illustré*, qui, le 26 novembre 1887, écrivait ce qui suit :

« Il avait cependant trop de loisirs, encore, puisqu'il réussit d'entrer, en 1862, dans une compagnie d'infanterie, à Trois-Rivières, et alla en 1865 à la frontière avec les galons de sergent de couleurs. A son retour, en juillet, il va à l'école militaire de Québec, puis pendant un automne il fait les comptes-rendus d'une session du Parlement, et en février, jetant la plume pour reprendre le fusil, il reprend le chemin de la fron-



tière Missisquoi. En juillet, il met son uniforme de côté, et entre au *Canada*, à Ottawa, comme rédacteur-en-chef.

« En 1867, nous le trouvons au Parlement en qualité de traducteur, position qu'il garda jusqu'en 1870, alors qu'il entra au département de la milice et de la défense.

« Au point de vue littéraire et national, voici ce qu'il a été et ce qu'il est :

- « 1861 à 1865, président du Cercle littéraire de Trois-Rivières ;
- « 1866, reçu membre correspondant du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles ;
- « 1866, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa ;
- « 1874-76, président de l'Institut canadien-français d'Ottawa ;
- « 1875, membre de la Literary and Historical Society, de Québec ;
- « 1876, membre correspondant de la Société Normande de Géographie de Rouen ;
- « 1877, président de la section Saint-Joseph de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa ;
- « 1877, président de la Saint-Thomas Benevolent Society d'Ottawa ;
- « 1878, membre de la Société Historique de Montréal ;
- « 1878, membre de la State Historical Society du Wisconsin ;
- « 1879, correspondant de l'Institution Ethnographique de France ;
- « 1882, membre de la Société Royale du Canada ;
- « 1883, président-général de la Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa ;
- « 1885, président de la première section de la Société Royale du Canada.

« Collaborateur du *Journal de l'Instruction Publique*, de la *Revue Canadienne*, du *Monde Illustré*, et de presque tous les principaux journaux français de Montréal, Québec, Trois-Rivières, etc.

« Il est auteur de plusieurs ouvrages :

« *Les Laurentiennes*, 1870 ; *Histoire des Trois-Rivières*, 1870 ; *Le Canada en Europe*, 1873 ; *Notes sur les premiers voyages dans les Territoires du Nord-Ouest* ; *Histoire des Canadiens-Français d'Ottawa* ; *Les Chants Nouveaux*, 1876 ; *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1876 ; *Chronique Trifluvienne*, 1879 ; Un album très précieux des *Plans et Croquis du Saint-Laurent au XVIIe siècle* ; et son œuvre principale, *l'Histoire des Canadiens-Français*, 1885, plus une foule de brochures, index, études, etc, etc.

« Il y a quelques mois, les directeurs et anciens collaborateurs de la *Revue Canadienne* offrirent à Benjamin Sulte un banquet, à l'occasion de la publication de son centième article dans cette revue.

« M. Gonzalve Désaulniers y récita une pièce de vers pleine de fraîcheur et d'esprit.

« De son côté, l'excellent écrivain avait pris à lui seul le numéro du mois de la *Revue*, numéro unique, dans lequel tout, prose et poésie, était signé Benjamin Sulte.

« Au physique, Sulte est un beau gaillard, bien campé, largement bâti, très vif d'allures, à l'œil franc, vous regardant bien en face, moustache et barbiche de grenadier ; regardez son portrait.

« M. Alfred Garneau lui adressa cet acrostiche :

oi nous te demandions : " Où prends-tu pour écrire  
Une très grande histoire et tant de vers charmants,  
Tes longs loisirs qu'il faut, à qui cherche à bien dire ? "  
— tu rirais aux éclats... Ton secret pour produire  
Est de mettre à profit tous les petits moments. "

Sulte compte autant d'amis que de connaissances. Il a eu parfois des adversaires ; je ne lui connais pas d'ennemis. Quelques adorateurs de la déesse Routine, lui ont assez amèrement reproché son franc-parler. Ces colères à froid, que rien ne justifiait, ont fini par se calmer.

On a bien tort de vouloir refaçonner le caractère d'hommes aussi fortement trempés. Encore une fois, Sulte est quelque chose parce qu'il est lui-même. S'il cessait d'être le Benjamin Sulte que nous connaissons, il ne serait rien du tout.

*Self-made man* dans la plus belle acception du mot, il a été son propre maître et il aurait grandement tort de mépriser aujourd'hui les enseignements du précepteur qui l'a si bien formé. *Self-made men are apt to worship their Maker* est un axiome anglais qui peut être vrai dans sa double acception.

Celui qui s'est instruit en dépit des circonstances, j'allais dire en dépit de tout le monde, peut à bon droit réagir contre la fausse modestie qui lui empêcherait d'avoir conscience de sa propre valeur.

Sulte a cru s'apercevoir que certaines légendes perpétuées à travers les siècles étaient de nature à fausser la vérité historique, il s'est permis d'apprécier autrement que la plupart de ses devanciers certains faits de notre histoire. S'il se trompait, on avait bien le droit de le convaincre de son erreur, mais ce qu'il n'admet pas, ce que je n'admets pas non plus, c'est qu'on eût le droit de lui dire : La personne dont vous parlez était revêtue d'un caractère sacré ; en conséquence il vous est interdit d'apprécier ses actes politiques.

Il y a quelques années, un étranger qui avait l'intention de se fixer à Montréal s'était entouré de littérateurs en herbe et se proposait de fonder une académie. Une somme de \$50,000 avait été souscrite d'emblée par les futurs immortels dont la fortune ne dépassait pas cinquante sous.

Déjà, chacun s'inscrivait pour prendre part à la discussion qui devait avoir lieu à la première séance. Notre étranger était le seul qui songeait sérieusement à fonder quelque chose de durable. L'un des pseudo-fondateurs s'étant facétieusement engagé à soutenir qu'il n'y avait pas de Dieu. « Eh ! bien, répondit avec un grand sérieux notre Européen, si vous pouvez prouver que Dieu n'existe pas, ce sera autant d'acquis pour la science. » Sulte n'a jamais eu le moindre désir de soutenir une thèse aussi hétérodoxe ; mais, lors même qu'il aurait eu l'intention ou le pouvoir de prouver qu'un ecclésiastique avait pu se tromper en matière politique, la religion n'en aurait pas souffert, et ce n'était vraiment pas la peine de lui chercher querelle.

Quoi qu'il en soit, l'orage est passé sans faire trop de tort à la moisson historique, et la gloire de Benjamin Sulte est restée aussi pure qu'au-paravant.

RÉMI TREMBLAY.



## PAROLES AIMABLES

---

*À la charmante*

Ces mots que tu m'as dits en me sacrant poète  
En un style si pur, par le cœur inspiré,  
Ces mots que tu m'as dits, mon âme les répète  
Comme un refrain d'amour ; j'en demeure enivré !  
.....

L'on te croyait mourante, ô sainte poésie,  
Comme un soleil d'été qui sombre à l'horizon :  
Non, l'on n'a pas vidé ta coupe d'ambroisie,  
Je te retrouve encore en pleine floraison.

Dans notre siècle imbu de matérialisme  
Les amants d'idéal devaient avoir vécu...  
Mais je rencontre un cœur vierge du réalisme,  
Je l'acclame aujourd'hui : l'idéal a vaincu !

Il est encore un cœur pour goûter tes dictames,  
Doux luth harmonieux qui frémis dans nos mains ;  
Il est encore un cœur pour comprendre nos âmes,  
Poètes qui chantons l'espoir des lendemains !

Parmi tous ces esprits où s'est logé le doute,  
Il en est encore un pour croire en l'avenir ;  
Parmi tous ces ingrats que notre âme redoute,  
Il est une âme encor pour se ressouvenir !

Parmi tous ces regards attachés à la terre,  
Il est un œil profond qui respète les cieux  
Et qui sait dans l'azur — ô consolant mystère ! —  
Muse, suivre tes pas, loin du monde vicieux ;

Une oreille à tes chants qui se penche attentive  
Quand le délire humain monte en bruits confondus ;  
Une voix qui répond à notre voix plaintive  
Et dit : bardes, vos chants n'ont pas été perdus !

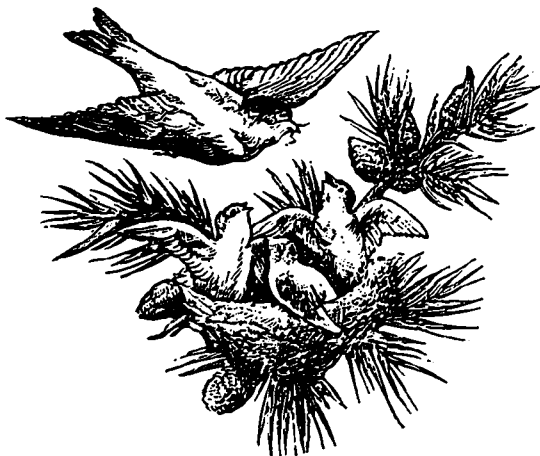
Muse, je te bénis de m'avoir fait connaître,  
Sous les traits d'une femme au cœur fort et vaillant,  
L'ange du saint espoir qui va sauver mon être  
En me rendant, vainqueur, l'idéal défaillant !

ENVOI

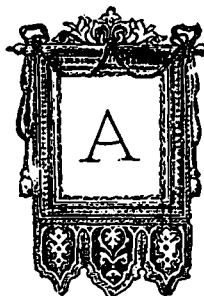
“ Poète, ta mission tu sais la bien entendre :  
“ Nous faire aimer le bien dans la splendeur du beau. ”  
— Ce jugement, peut-être, est moins strict et plus tendre,  
Mais de toi je l'accepte, et l'en trouve plus beau !

Ces mots que tu m'as dits en me sacrant poète,  
En un style si pur, par le cœur inspiré,  
Ces mots que tu m'as dits, mon âme les répète  
Comme un refrain d'amour ; j'en demeure envivré !

FRID-OLIN.



## INDUSTRIE DU CHAUFFAGE (1)



APPELÉ à l'honneur de prendre la parole devant vous, je n'aurais pu accepter la responsabilité de vous intéresser, si je n'avais été convaincu que vous apporteriez à m'écouter une indulgence et une somme de bonne volonté suffisante pour me faciliter grandement ma tâche. Mon espoir dans votre bonne volonté repose sur votre désir de vous instruire, car vous avez compris l'utilité, la nécessité de l'instruction ; ce qui le prouve. Messieurs, c'est votre assistance régulière aux classes du soir, malgré les sollicitations au repos que la nature ne doit pas manquer de vous faire à la suite d'une journée consacrée au travail. Laissez-moi vous féliciter cordialement de ce bel exemple que vous donnez, et espérer que vous persévérerez tous jusqu'à la fin.

Parmi les sujets à traiter qui venaient s'offrir en foule à mon esprit, j'en ai choisi un qui est d'actualité durant cette saison où, non seulement le Canada, qui y a toujours été habitué, mais encore l'Europe Centrale sont soumis cette année aux rigueurs d'un froid hyperboréen. Nous allons donc étudier ensemble, si vous le voulez bien, l'industrie du chauffage. Pour mettre plus d'ordre dans notre petite étude, nous partagerons notre sujet en six parties ; chauffage par rayonnement direct, par l'air chaud, par circulation d'eau chaude, par la vapeur, par le gaz, enfin chauffages divers.

C'est pour appliquer le chauffage par rayonnement direct que furent inventés les cheminées, les poêles, et les cheminées-poêles. La cheminée ne date guère que du Ve siècle, époque où son emploi devint général : dans les temps plus reculés, on chauffait les appartements, soit avec des réchauds portatifs remplis de charbon allumé ou de braise comme aujourd'hui dans les *braseros* d'Italie et d'Espagne, soit en faisant du feu sur un point quelconque de leur étendue, et dans ce cas la fumée n'avait d'autre issue que la porte ou les fenêtres ; il faut avouer que ce système ne devait guère sourire aux personnes dont les poumons n'é-

---

(1) Cette conférence remarquable a été donnée aux Écoles du soir par M. le professeur Leblond de Brumath.

taient pas d'une solidité à toute épreuve. Un écrivain du temps recommandait dans un traité d'architecture de ne pas enrichir de peintures les chambres d'hiver, parce que la fumée les aurait endommagées. Ajoutons cependant que les habitations somptueuses, aussi bien que les établissements publics, étaient chauffées au moyen de courants d'air chaud fournis par de véritables calorifères.

Les premières cheminées étaient fort peu compliquées ; pendant plus de douze siècles, elles furent construites contre les murs, n'eurent point de chambranes, et ne consistèrent qu'en une simple hotte suspendue au-dessus du foyer. Par suite de leurs vastes dimensions, elles absorbaient une énorme quantité de bois, et déterminaient une très grande ventilation qui annihilait une grande partie de la chaleur dégagée par le combustible. Qui de nous n'a vu dans nos campagnes une de ces cheminées monumentales construites sur le modèle de celles des fermes normandes ou bretonnes ? aujourd'hui encore, dans quelques pays, particulièrement en France on persiste à employer ce mode de chauffage, quoiqu'il soit le plus dispendieux de tous, parce que la vue du feu est pour bien des personnes une véritable société.

Quoique bien améliorées les cheminées actuelles ne donnent que le huitième ou le dixième de la chaleur produite dans le foyer ; et comme on consomme annuellement en France, par exemple, pour environ 150 millions de combustible, et que l'on n'en utilise guère que pour 15 millions, il s'ensuit que le reste, c'est-à-dire 135 millions, s'envole sur les toits pour réchauffer les chats batifolant dans les gouttières.

Le savant américain Rumford fut le premier qui perfectionna les cheminées ; il voulut amener la ventilation au degré convenable, augmenter la portion de chaleur rayonnée, et en donnant à la fumée une plus haute température, lui communiquer une plus grande vitesse d'écoulement : il y parvint en diminuant la profondeur du foyer, en remplissant les deux côtés par des parois obliques, en abaissant le tablier, et en y adoptant un registre pour régler le tirage.

La cheminée Lhomond, appelée encore cheminée parisienne, les cheminées Chaussenot et Millet sont faites sur le même principe. Lorsqu'au lieu de bois, on veut brûler du coke ou de la houille, on installe à la base du foyer, dont l'ouverture est considérablement rétrécie, une grille qui fait saillie au-dehors, pour que la chaleur rayonne plus facilement, et qu'ainsi l'appartement soit mieux échauffé. Généralement, pour pouvoir régler le feu à volonté, on place au-dessus de la grille un registre que l'on baisse ou que l'on relève au moyen d'un bouton.

On a cherché à remédier à l'un des plus grands inconvénients des che-

minées, qui est d'utiliser fort mal la chaleur produite par le combustible. Dans ce but, on a remplacé la plaque de fer qui forme le fond du foyer par une caisse creuse ou par des tubes verticaux. Cette caisse ou ces tubes reçoivent de l'air d'un réservoir inférieur, et après l'avoir échauffé, le versent dans un tuyau horizontal d'un diamètre assez fort, d'où il se répand dans l'appartement par des bouches de chaleur.

Contrairement aux cheminées, les poêles constituent le mode de chauffage le plus économique, parce qu'ils utilisent presque toute la chaleur dégagée par le combustible : aussi s'en sert-on dans les contrées où les hivers sont longs et humides, ainsi que dans les pays tempérés, où ils se répandent de plus en plus pour garantir du froid les ateliers et la demeure du pauvre. Inventés au moyen-âge par les Allemands, les poêles furent également perfectionnés dans la patrie de Goethe et de Schiller, et l'on n'a guère apporté de changements dans les dispositions qu'on leur donnait dès le commencement du XVIe siècle. Les poêles réchauffent les appartements en élevant la température par le rayonnement et le contact des parois du foyer et du tuyau, parfois aussi en versant de l'air chaud dans l'enceinte à échauffer.

Ils sont formés d'une espèce de fourneau de terre, de faïence, de tôle ou de fonte, et leur forme est extrêmement variable : ils donnent une chaleur plus égale et plus douce que les cheminées, mais elle est moins saine et porte à la tête. Dans les pays septentrionaux de l'Europe, on les construit en terre cuite ou en briques réfractaires, on leur donne un volume considérable et une forme d'un cube ou d'un parallépipède : dans ce modèle, la flamme, concentrée à la partie supérieure du foyer passe successivement à travers une série de compartiments, en montant et en descendant alternativement, jusqu'à ce que, ayant abandonnée presque toute sa chaleur, elle pénètre dans la cheminée. On n'allume ces gigantesques appareils qu'une fois par jour, parce qu'ils sont construits avec des matières mauvaises conductrices de la chaleur, et par suite aussi, si on les chauffe après un complet refroidissement, ils ne commencent à répandre leur chaleur qu'au bout de plusieurs heures.

Dans le centre de la Russie, chaque maison a une pièce particulière appelée le *poêle*, monstreux appareil qui cache entièrement le plancher, car celui-ci n'est autre que la face supérieure du poêle, et c'est dans cette pièce que les habitants passent tout l'hiver ; dans une autre chambre se trouvent la bouche et le conduit de dégagement de la fumée.

Dans les pays tempérés de l'Europe, les poêles de faïence sont préférables à tous les points de vue aux poêles en fonte, qui procurent rapidement une forte chaleur, mais qui enlèvent à l'air ambiant une partie



de son oxygène et qui se refroidissent vite. Ceux dont l'usage est le plus répandu en France, en Belgique, en Angleterre, etc., sont excessivement simples ; ils sont formés d'un fourneau et d'un tuyau, et sont chauffés ordinairement avec du coke ou de la houille.

Les fournaies américaines ou canadiennes dont nous nous servons ici sont de beaucoup supérieures à ces appareils en confort, et en élégance.

Quant aux cheminées-poêles inventées en Angleterre dans les premières années du XVIIe siècle probablement, et que, suivant leurs différentes modifications, on appelle en France cheminées prussiennes, hollandaises, mignon, mylords, DeLaroche, etc., elles consistent en une caisse rectangulaire de tôle ou de fonte, posée sur une autre caisse où l'air est amené de l'extérieur par un canal qui se prolonge sous le plancher, puis s'élève dans une autre caisse verticale dont les parois sont chauffées par le contact du combustible ; enfin cet air ainsi chauffé pénètre dans des tubes latéraux et se répand dans l'appartement par des bouches de chaleur. Une manivelle permet de relever ou d'abaisser à volonté un tablier composé de plusieurs plaques mobiles. Les cheminées-poêles ont été ainsi nommées parce qu'elles laissent voir le feu comme les cheminées ordinaires, et qu'en outre elles chauffent l'air par les parois, à la manière des poêles. On les place généralement à une faible distance du mur, devant une cheminée bouchée par laquelle on fait monter la fumée soit à l'aide d'un tube inférieur qui passe sous le plancher, soit par un tube supérieur qui monte au plafond.

Nous ne saurions terminer ce que nous venons de dire au sujet des poêles sans nous élever contre la pratique dangereuse de fermer complètement, par mesure d'économie, la clef du tuyau. car c'est là une des causes d'asphyxie les plus communes. Lorsque la clef est fermée, l'acide carbonique, gaz éminemment nuisible à la santé, reflue dans l'air de l'appartement. Il y a des exemples malheureusement trop fréquents de personnes imprudentes qui ayant ainsi fermé le soir la clef du tuyau de leur poêle, ont été trouvées le lendemain mortes dans leur lit, asphyxiées par l'acide carbonique.

## 20. — CHAUFFAGE PAR L'AIR CHAUD

Le chauffage à air chaud n'est pas une invention moderne ; il était bien connu des anciens, et particulièrement des Romains, qui s'en servaient pour le chauffage de leurs thermes, c'est-à-dire de leurs établissements de bains. Tout le monde sait quelle place importante occupait ce

besoin de propreté dans l'estime de ce peuple étonnant qui sut pendant des siècles imposer au monde entier sa civilisation et le respect de ses armes ; chez lui, l'usage des bains était une nécessité quotidienne pour les pauvres comme pour les riches, et les établissements où on les prenait abondaient dans toutes les villes. Tous y étaient admis sans distinction, les enfants y entraient gratis, et les sexes étaient séparés. La capitale du monde était remplie de ces édifices, et cependant quelques-uns étaient si vastes, qu'ils pouvaient recevoir jusqu'à 3000 baigneurs à la fois. Leur richesse répondait à leur grandeur, et on y entassait tout ce qui pouvait flatter la vue ou récréer l'imagination ; la plupart des œuvres d'art qui nous ont été léguées par l'antiquité ont été trouvées dans leurs ruines. Ces magnifiques constructions renfermaient, outre les salles de bains, de vastes pièces pour la conversation, des musées, des jardins, des promenades couvertes, des jeux de toutes sortes.

Pendant le moyen-âge, on employa également le chauffage à air chaud dans les palais et les monastères, et on ne le remplaça qu'au XI<sup>e</sup> siècle par les cheminées. On reprit ce système au commencement de notre siècle, et on l'a perfectionné depuis. Le chauffage à air chaud consiste à échauffer de l'air dans la partie inférieure d'un édifice ; arrivé à une température convenable, cet air chaud, devenu plus légers, monte de lui-même par des tuyaux dans les appartements supérieurs, où il se répand par des bouches de chaleur. Le plus grand inconvénient de ce système est qu'il introduit dans les appartements un air tout-à-fait sec, ce qui est nuisible à la santé ; il est facile d'y remédier en disposant sur le passage de l'air chaud un large bassin rempli d'eau, dont on puisse chaque jour renouveler le liquide.

Le plus simple des appareils inventés pour le chauffage à air chaud est celui de Grouvelle.

Ce mode de chauffage est employé pour les grands édifices publics, les hôtels, et les ateliers, mais on en fait surtout usage dans certaines industries, dans les brasseries, les fabriques de cuir verni, les raffineries de sucre, les féculeries, les teintureries, les papeteries, les ateliers d'impression sur tissus, etc.

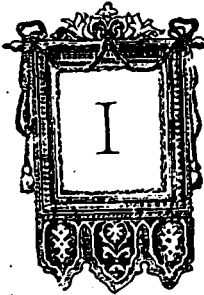
A. LEBLOND DE BRUMATH.

(à suivre)



## L'INDIFFERENTISME LITTÉRAIRE

### AU CANADA



Il est un vice qui par son extension rapide et ses conséquences funestes détruit chez un peuple tout ce qui est noble, grand et beau.

Comme le flot écumeux de la mer rongean petit à petit les rochers de la rive, ce mal dévore les meilleurs fruits de l'intelligence, et cela avec une insatiable inquiétante.

Je veux parler de l'indifférence en matière littéraire.

Il m'est complètement inutile de faire l'apologie de la Littérature, d'en montrer les divines origines et la haute mission, d'en raconter les phases remarquables et d'en admirer les gloires éclatantes, mais je ne puis cependant m'empêcher de dire que la Littérature est le miroir qui reflète le plus fidèlement les actes bons ou mauvais de toute nation, et qu'est à ce titre un complément nécessaire.

Chaque peuple a son histoire, et on se sert pour la raconter d'un ordre d'idées exprimées avec clarté, tel est le rôle de l'historien. Celui-ci reçoit de la Littérature les moyens dont il se sert pour exalter les gloires de sa patrie, et sous les yeux de sa bienfaitrice, il écrira des pages immortelles et toute brûlantes de l'amour du pays natal.

Souvent l'homme a besoin d'épancher ses tristesses et ses chagrins ; son cœur est comme une coupe qui, trop remplie, déborde. La Poésie, entendant ses plaintes, volera vers lui, le couvrira de son manteau tout brillant d'or et de pierres précieuses, et lui fera boire une liqueur suave et divine qui répandra dans tout son être comme une vie nouvelle, une ardeur jusqu'alors méconnue.

L'histoire et la poésie ne sont que deux parties de cet ensemble sublime qu'on appelle la Littérature, et cependant les siècles passés sont là pour attester leur puissance et leur souveraineté sur les actions des peuples. Homère chez les Grecs, Virgile chez les Romains, et Moïse chez les Hébreux sont les trois personnifications littéraires les plus parfaites de l'antiquité ; tous trois ont paru à la naissance de leur nation respec-

tive, et une même poésie, une parité de sentiments et d'idées se trouvent dans leurs ouvrages, malgré leur différence de cultes.

Ceci établi que la Littérature est nécessaire à la formation et à l'existence de toute société et que chaque individu trouve en elle la force et la paix qui lui manquent, concluons en disant que tout ce qui tend à arrêter la pratique et les progrès de cet art divin doit être renversé et brisé.

Or le vice que j'ai signalé au commencement de cet article empêche *parmi nous* l'extension de la Littérature et cause au progrès de notre nationalité un tort qui dans quelques années deviendra irréparable.

Donc que tous ceux qui se sentent remplis du feu de l'enthousiasme et qui rendent à l'Art un culte d'admiration livrent une guerre acharnée à l'ignorance.

Il est temps, grandement temps que nous élevions la voix, et que nous disions à la multitude : « Prends garde, l'ennemi est là ! » Et cet ennemi, bien plus dangereux qu'on ne le croit, c'est le mauvais goût, c'est l'amour de l'or, c'est l'intempérance, en un mot, l'abrutissement absolu.

Notre nation, née sous l'égide puissante de la Foi, a grandi avec une force étonnante et toute providentielle ; la croix que planta Jacques Cartier sur la rive du grand fleuve a couvert de son ombre protectrice les premiers établissements des colons, et le sang répandu de nos courageux missionnaires a rendu sainte cette terre à laquelle nous avons voué un amour éternel.

Nos premiers pas dans la voie du Temps ont laissé des traces ineffaçables, et à peine trois cents ans sont-ils disparus dans le gouffre mystérieux de l'Eternité que déjà la Gloire vient à nous, radieuse et brillante, pour nous conduire vers le temple sacré de l'Immortalité.

Notre Passé, qui fut grand, nous présage un avenir plus grand encore, et nous avons le droit de nous confier à ses nombreuses promesses si toutefois nous savons profiter du Présent.

La manie de politiquer à tort et à travers, le mauvais goût du peuple, la critique grossière et malhonnête d'un trop grand nombre de nos journalistes, de ceux surtout qui ne reconnaissent chez leurs rivaux ou leurs adversaires que *l'individualité seule*, les dissensions regrettables qui surviennent trop souvent entre les ministres de la paix et de l'amour et les mandataires de l'autorité civile, discordes d'où résultent toujours de fâcheuses conséquences, les questions de race suscitées simplement dans un but de politique, les ravages de plus en plus rapides de *l'anglicisation*, mal que nous semblons prendre plaisir à répandre par nos ac-

tes, la jalousie basse et incompréhensible que nous portons à ceux qui parmi nous s'élèvent au-dessus du commun par la seule force de leur travail, le langage ridicule que nous parlons et qui n'a avec le français si pur de Corneille et de Racine, qu'une parenté lointaine, l'amour effréné du luxe, la fièvre de l'or, tels sont les traits les plus frappants de la présente époque.

En voyant ce triste état de choses, n'avons-nous pas le droit de craindre pour notre avenir ? L'héroïsme de nos pères, la gloire de notre passé, notre titre de français-catholique, tout nous oblige de réagir dès maintenant contre la situation actuelle, et de détourner par des moyens invincibles ce courant dangereux qui nous entraînerait infailliblement dans l'abîme de la honte. Et quels sont les remèdes ? Donner aux lettres et aux arts l'encouragement nécessaire, en établissant de grands concours littéraires et artistiques, et en créant dans les principales villes des bibliothèques publiques où le peuple, trop pauvre pour s'abonner aux revues et acheter les livres, ira s'instruire et développer ainsi chez lui l'amour du Vrai, du Bon et du Beau.

Nos voisins, les Américains, sont plus pratiques que nous ; tout en donnant à leur industrie et à leur commerce un intérêt majeur, ils ne négligent pas néanmoins les travaux de l'esprit et établissent en conséquence ça et là des institutions pleines de sève et d'avenir où la littérature et les beaux-arts abandonnent libéralement leurs trésors inestimables à ceux qui les cherchent et les apprécient.

Dans des villes qui comptent tout au plus cinq à dix mille habitants la bibliothèque publique existe et est ordinairement très fréquenté ; c'est que les Américains comprennent qu'une nation ne peut prétendre à devenir grande si elle ne rend pas à l'intelligence les honneurs et les hommages qui lui sont dus.

Montréal, une ville d'au moins deux cent mille âmes, ne possède qu'une seule bibliothèque publique et encore celle-ci se soutient-elle avec beaucoup de difficultés.

L'*Institut Fraser* est une institution anglaise et est conséquemment de peu d'utilité aux Canadiens-Français ; cependant ces derniers composent les trois quarts de la population de Montréal.

N'est-ce pas là un signe évident de notre indifférence pour l'Art ?

Certes la création d'une bibliothèque publique exigerait de nous de grands sacrifices, mais quand l'intérêt général le commande, hésitons-nous ?

Est-ce que Montréal, qui possède des revenus énormes, ne peut créer

après plus de deux cents ans d'existence ce que des petites villes américaines, nées d'hier, ont pu établir ?

Si nos concitoyens comprenaient l'importance pratique de ces bibliothèques publiques et savaient encourager les travailleurs de l'Art plutôt que d'aller s'abêtir dans ces petits théâtres où le bon goût est toujours méconnu et la moralité trop souvent lésée, notre ville prendrait un cachet littéraire et artistique que lui envieraient bien des villes du vieux continent, car le sol est riche, et cultivé quelque peu, il produirait des fruits merveilleux.

PIERRE BÉDARD.

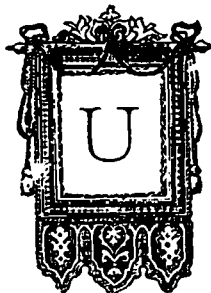


# VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)

V



Un autre caractère des documents évangéliques, c'est le nombre, la variété et l'indissoluble harmonie.

Le nombre est nécessaire à la valeur du témoignage, il la garantit, il la confirme. Quatre témoins ont plus de poids qu'un seul, lorsque leur parole, malgré les différences individuelles, reste concordante.

La variété n'importe pas moins ; le nombre n'existerait pas sans elle. Quatre témoins racontent la même chose en termes toujours identiques se confondraient en un. La validité du témoignage exige des dépositions qui s'accordent sur le fond et qui se diversifient dans le détail, sans pourtant se contredire. Les récits évangéliques, comparés, présentent ce caractère. L'histoire de Jésus, composée tout entière avec ces récits fondus, en donnera la preuve au lecteur ; je ne puis mieux faire que de le renvoyer à l'ouvrage. Je dois le prévenir cependant que j'ai examiné avec une attention scrupuleuse les oppositions contradictoires que certains critiques ont prétendu voir dans la narration multiple des quatre Évangélistes ; jamais je n'ai pu les découvrir. A la vérité, je me suis défendu de reconnaître un seul fait lorsque les détails me prouvaient qu'il y en avait deux, et ainsi, bien des contradictions se sont évanouies. Je citerai, comme exemple, la question des aveugles de Jéricho. J'admets deux miracles, l'un à l'entrée de la ville, l'autre à la sortie ; mais je demanderai aux exégètes qui n'ont voulu en voir qu'un seul, sur quel motif ils appuient leur sentiment. Si, d'après saint Luc, certain aveugle fut guéri lorsque Jésus arrivait, pourquoi récuser son témoignage ? et si, d'après saint Matthieu et saint Marc, deux autres, dont l'un est appelé Bartimée, furent guéris lorsque Jésus partait, pourquoi récuser leur récit ? La tradition était

confuse, répondent-ils : de là la confusion des narrateurs. Qu'en savent-ils ? et comment peuvent-ils l'établir ?

Je citerai encore les deux généalogies de Jésus, celle de saint Matthieu (I, I-16) et celle de saint Luc (III, 23-38). Elles se contredisent, dit-on ; si la première est vraie, la seconde ne l'est pas ; et inversement, si la seconde est authentique, la première ne peut l'être.

La déduction serait incontestable, à la condition de ne pas s'appuyer sur une hypothèse erronée. Pourquoi les deux généalogies ne seraient-elles pas vraies l'une et l'autre ? Il suffirait simplement qu'elles fussent différentes, que la première donnât les ascendants de Jésus par Héli dont Joseph est l'héritier légal : ce que fait saint Luc ; et que la seconde énumérât les ascendants par Jacob, selon la paternité naturelle : ce que fait saint Matthieu. On appelle cela un expédient. Pourquoi ? J'ai autant et plus de droit de la considérer comme de l'histoire.

Une consolation essentielle pour comprendre l'harmonie des quatre documents évangéliques, et de se faire une idée exacte du rôle des écrivains qui les ont rédigés. Ils ne prétendent pas tout dire, en rapportant un fait ou un discours. Ils notent quelques traits, quelques fragments, et cela suffit à l'histoire.

Ce que l'un voit de profil, l'autre peut le voir de face. Tel détail a frappé celui-ci, tel autre celui-là. Il résulte de cette liberté laissée aux narrateurs, des omissions plus ou moins volontaires, des tableaux plus ou moins complets ; on serait mal venu dès lors, en les comparant, d'argüer de l'omission d'un détail à la fausseté de ce détail dans le récit qui le contient. Le rôle vrai du critique impartial, dans la comparaison des documents, est de les compléter l'un par l'autre.

Les différences qui se remarquent entre les quatre Évangélistes ont des causes multiples et précises que je me bornerai à signaler sommairement : elle s'expliquent toutes, pour peu qu'on réfléchisse, par la personne même du rédacteur, par le but qu'il poursuivait, les lecteurs immédiats qu'il avait en vue, et les circonstances déterminées, historiques, du milieu dans lequel il vivait. Ces circonstances ont souvent mis en relief bien des actions et des paroles de Jésus, qui restait toujours pour eux le modèle à regarder et la règle doctrinale à suivre.

Ainsi, lorsque la lutte entre les judaïsants et les païens convertis déchirait les Églises naissantes, il est évident que les paroles du Maître prophétisant la conversion des païens, et les scènes touchantes où il vantait leur foi quand il la rencontrait, durent s'éveiller plus vives dans la mémoire des disciples. Ces circonstances déterminaient le but des écrivains qui, en rendant témoignage de ce que Jésus avait fait et enseigné,



raffermissaient la foi et tranchaient tout litige. Le cercle des lecteurs était de la sorte circonscrit par le but, comme le but était déterminé par les circonstances ; et l'Esprit vivant du Maître disparu donnait aux Evangélistes l'impulsion voulue pour discerner ce qu'il fallait dire, ou pour écarter ce qu'il convenait de garder encore sous le voile. Tout en eux était subordonné à cet esprit intérieur qui les assistait, mieux sans doute que le génie national n'inspire ceux qui racontent l'histoire de la patrie. Quel que soit leur travail, — qu'ils se recueillent pour retrouver leurs souvenirs, qu'ils interrogent les divers témoins de la vie du Maître, qu'ils consultent les écrits antérieurs, — l'Esprit est là pour les défendre contre l'inattention et la fraude, pour les maintenir dans la pleine vérité du témoignage.

(à suivre)



## MISCELLANÉES

---

### VITALITÉ DES OISEAUX

Les oiseaux possèdent, entre autres privilèges, celui de vivre longtemps. Il existe, affirme-t-on, des centenaires parmi la population aérienne. C'est paraît-il, le cygne qui jouit de la plus grande longévité. On dit qu'il peut vivre trois siècles. Knauer raconte avoir vu un faucon âgé de cent soixante-deux ans. D'après quelques naturalistes, un aigle de mer capturé en 1715, âgé déjà de plusieurs années, ne mourut qu'en 1819, c'est-à-dire cent quatre ans plus tard. Un vautour à tête blanche, capturé en 1706, mourut en 1826 dans une volière du château de Schœnbrun, près de Vienne, où il avait passé cent dix-huit ans de captivité. Les perroquets, les corbeaux peuvent devenir également centenaires.

La vie des oiseaux de mer et des marais équivaut à celle de plusieurs générations humaines.

L'état de captivité, comme on pouvait s'y attendre, abrège la vie. Les pics en captivité meurent à 20 ou 25 ans ; elles atteignent une vieillesse plus grande à l'état de liberté. Le coq vit de 15 à 20 ans ; le pigeon, environ 10 ans. Le rossignol en cage meurt au bout de 10 ans, le merle après 15 ans. En cage les serins vivent de 12 à 15 ans ; ceux qui volent en liberté aux Canaries atteignent un âge beaucoup plus avancé.

Les oiseaux dépensent généralement beaucoup de force musculaire ; aussi leur appétit est-il formidable. Si l'on tient compte du poids, la grive, qui mange en un seul repas une énorme chenille, dévore comparativement autant qu'un homme qui absorberait à son dîner une cuisse de bœuf entière. Et ainsi de même pour chaque espèce. L'oiseau effectue beaucoup de travail. La température de son sang est du reste supérieure de quelques degrés à celle de l'homme ; elle monte de 37° 5 à 41° et 42°.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

*Suprême folie*, poème, par Casimir Huléwicz. Trois personnages : Edgar, Flavia et Béatrix.

L'auteur, un Russe, fait dans Edgar le portrait d'une *victime du doute*, âme rassasiée, dégoûtée, malheureuse, souffrante, désespérée, qui finalement laisse la terre par le poison :

Aux lueurs des bongies  
J'ai brûlé mon printemps en de folles orgies.

.....  
J'ai pour âme une larme et pour cœur un brasier.

.....  
Et jamais je n'ai vu sourire l'espérance  
Et jamais le bonheur ne m'a tendu la main.  
Triste et silencieux, j'ai passé mon chemin.

Flavia lui promet la richesse. Edgar lui répond :

..... Mon âme saigne et pleure  
Et tu viens me parler d'une riche demeure !

..... Laisse-moi, je méprise  
De tes faux paradis la volupté promise  
Le mirage trompeur de ton monde enchanté.

.....  
Seul le doute, aux yeux creux, est debout sur la tombe.

Le malheureux jeune homme dédaigne aussi la gloire.

Béatrix apparaît :

Légère comme un souffle et plus forte qu'un monde,  
Je suis l'esprit du cœur et j'apporte l'amour.

Edgar croit à l'amour et cependant, écoutez-le

Je sens naître en mon cœur des monstres dévorants,  
Se creuser un abîme et passer des torrents ;  
Mon regard étonné s'ouvre sur l'invisible ;  
Je pressens une vie inconnue et terrible.

Il boit le fatal poison, il est mort.

..... Ami, paix à ton âme

dit Béatrix. Elle ajoute :

.....

Et, pauvres fous, vous tous, les affamés du jour,  
Vous cherchez le bonheur en oubliant l'amour.

Le talent de l'auteur est incontestable. Il y a dans cette pièce des périodes splendides, et une imagination flamboyante. Le sentiment y est empreint d'une expression saisissante. M. Casimir Huléwicz voudra bien nous permettre quelques réflexions. Flavia et Béatrix ne sont pas assez chrétiennes. Une étude plus approfondie de l'origine, de la nature et de l'avenir invisible de l'homme, sans rien changer à leur pitié, mettraient dans leur bouche des consolations plus efficaces et plus vraies. Edgar, dans leur discours ne saurait trouver une planche de salut. Il parle sans contredit du *mensonge du ciel*. Il croit au *paradis d'un front* gracieux, au *ciel d'un sourire*, à l'*Eden d'une âme*. Béatrix encourage plus qu'elle ne blâme. Edgar ose ajouter :

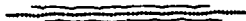
J'implore Dieu debout, mais je t'aime à genoux.

Il y a là, quelque chose de blessant pour la divinité. Où est l'avocat de cette Majesté, la plus haute !

Le mot de la fin, l'amour, peut être le commencement de nos malheurs, il n'est jamais ici-bas, dans l'objet créé, le pain du bonheur.

Une effloraison complète de la vérité, chez M. Huléwicz, donnera plus que de la distinction à des vers dont le souffle poétique est déjà si puissant.

F. A. B.



## NOTES

---

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous commencerons dans notre numéro prochain la publication d'un roman inédit, dû à la plume d'un de nos écrivains les plus distingués, M. JEAN DE LORDE.

Cette œuvre pleine d'intérêt sera paginée séparément, de manière à former, à la fin de la publication, un magnifique volume.

UN AMOUR, tel est le titre de ce nouveau roman canadien.

---

Nous avons reçu, malheureusement trop tard, un excellent article de M. Alfred Marchand.

Quoique les opinions émises par ce nouveau correspondant soient de nature à déplaire à une certaine personne, nous publierons son travail dans le prochain numéro, *nous fondant sur cette loi de notre revue qui admet tout article excellent de forme.*

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est une tribune où chacun peut émettre ses idées sans crainte, en tant que la morale n'est pas attaquée.

En vertu de cette liberté, nous exigeons que tout article envoyé à nos bureaux soit signé d'un nom responsable, sinon il sera impitoyablement jeté au panier.


---

*La Science pour tous* est une revue exclusivement scientifique qui vient de naître à Montréal et dont nous venons de recevoir le premier numéro.

M. Meyer, bien connu dans le monde savant de cette ville, est le rédacteur en chef de cette intéressante publication.

*La Science pour tous* paraît le 5 et le 20 de chaque mois par livraison de 16 pages.

Toutes les communications concernant l'administration et la rédaction doivent être adressées à M. Meyer, 38, rue Saint-Vincent, Montréal.



# AVIS IMPORTANT!

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Nous nous préparons à déménager et, afin de disposer de la quantité extra de Marchandises que nous avons,

**D'ICI AU PREMIER MAI,**

nous offrons une valeur spéciale dans tout le Magasin.

Nous accordons un escompte de 10% pour tout sur tous nos Manteaux, Gilets, Dolmans et Jerseys.

**HENRY & N. E. HAMILTON**

1883, 1885, 1888 et 1890 RUE NOTRE-DAME

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

## Perrault & Mesnard

Architectes

**11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES**

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

## ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

**180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne**

Élévateur de plancher. Chambres 3 et 4.

## \* ARTHUR DECARY \*

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

**AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE**

Téléphone Bell 6833. Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz  
Eau de Raifort iodé.

## **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser **J. LESSARD & CIE**  
Boite 1110, Montreal.

---

**LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT**

Littérature. — Poés. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

---

### **Monongahela de Beaujeu**

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux livres, bouquins, documents historiques, etc.

---

### **LE MONDE ILLUSTRE**

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires: **BERTHIAUME & SABOURIN**

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

---

### **Le Stenographe Canadien**

Abonnement: Un an, \$1.00; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

---

# **Magnifiques Lots de Terre**

— A VENDRE —

## **DANS LE HAUT DE LA RUE ST-DENIS**

CONDITIONS TRÈS FACILES

S'ADRESSER A

**M. LOUIS BEDARD, No. 1582 RUE NOTRE-DAME**

# A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

**MEUBLES DE PREMIERE CLASSE**

SPECIALITE D'AMEUBLEMENTS DE SALON

**1672 RUE NOTRE-DAME**

**MONTREAL.**

---

**G. MANN, ARCHITECTE**

**Chambres 213 et 214**

**BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE**

**MONTREAL.**

**Telephone Bell 1820.**

---

**La BANQUE JACQUES CARTIER**

BUREAU PRINCIPAL MONTREAL

Capital payé, — \$500,000. Réserve, — \$140,000.

*Directeurs* : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

John L. Cassidy, Lucien Huot, A. L. de Martigny.

*Bureau-Principal* : A. de Martigny, Directeur Gérant. D. W. Brunet, Assisant Général. R. St. Germain, Inspecteur.

---

SUCCESSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et Richelieu, (Bâtisse de l'Hôtel de Ville). G. N. DUCHARME, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8 heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centains en montant.

---

**LES SOIREES LITTERAIRES**, Pub. Heb. Illustrée

**PRIMES NOMBREUSES ET GRATUITES**

Abonnement d'un an du 1er de chaque mois : France, 7 frs ; Union Postale, 8 frs 50 ;  
Autres Pays, 10 frs.

Adresser chèque, timbres ou mandat postal au DIRECTEUR, 5 CITE BERGERE, PARIS



# L E N PRATTE

IMPORTATEUR DE

## Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure

1676 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL

---

Magasin de Cigares d'UNION

---

## Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

Tabac canadien une spécialité

1735 RUE STE-CATHERINE

---

## MAISON T. A. GROTHE

95 1/2 RUE SAINT-LAURENT

---

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivants : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médallions, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. — Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

---

## LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57  
MONTREAL

---

## O. M. LAVOIE, 1631 rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de Maisons et d'Enseignes

IMITATEUR, BLANCHISSEUR, DOREUR, TAPISSIER, VITRIER, ETC.

TELEPHONE BELL 1235